
Jean Viard, *Le Triomphe d'une utopie. Vacances, loisirs, voyages : la révolution des temps libres*

éditions de L'Aube, 2015, 444 p.

Christophe Guibert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tourisme/1065>

DOI : 10.4000/tourisme.1065

ISSN : 2492-7503

Éditeur

Éditions touristiques européennes

Référence électronique

Christophe Guibert, « Jean Viard, *Le Triomphe d'une utopie. Vacances, loisirs, voyages : la révolution des temps libres* », *Mondes du Tourisme* [En ligne], 11 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/tourisme/1065> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tourisme.1065>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.



Mondes du tourisme est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jean Viard, *Le Triomphe d'une utopie. Vacances, loisirs, voyages : la révolution des temps libres*

éditions de L'Aube, 2015, 444 p.

Christophe Guibert

RÉFÉRENCE

Jean Viard, *Le Triomphe d'une utopie. Vacances, loisirs, voyages : la révolution des temps libres*, éditions de L'Aube, 2015.

- ¹ L'ouvrage de Jean Viard, *Le Triomphe d'une utopie. Vacances, loisirs, voyages : la révolution des temps libres*, vient s'ajouter à une longue liste de parutions du même auteur, chez le même éditeur (dont Jean Viard est le cofondateur et le directeur des éditions). D'une écriture agréable à la lecture, les 440 pages se décomposent en trois parties principales, bornées par une introduction et une conclusion générales. La première partie, documentée et assez factuelle, intitulée "La société transformée par ses temps de non-travail" est composée de six chapitres. Elle vise à expliquer les transformations sociales, politiques, géographiques du temps et du tourisme sur le temps long. "La nouvelle esthétique du temps", titre du chapitre conclusif de la première partie, caractérise ainsi les transformations du temps *libre*, historiquement constitué autour du religieux pour peu à peu devenir un temps vacant, celui des vacances. La seconde partie, "Les territoires du voyage", composée de neuf chapitres, propose une longue liste de destinations touristiques et d'usages variés de ces dernières. Le tourisme est ainsi devenu, économiquement, politiquement, culturellement, un "secteur adulte" (p. 322) où le touriste serait un individu doué d'une "culture polyspatiale", c'est-à-dire d'une culture "de la circulation généralisée" (p. 320). Enfin, la troisième partie, "Les sociétés bouleversées", composée de quatre chapitres, fait une large place aux "nouveauautés" et aux "mutations du monde" (p. 351) : conscientisation écologique des

touristes et des acteurs du tourisme, “mise à distance de l’homme par rapport aux lieux” (p. 381), “nouvelle hospitalité des lieux” (p. 389) constituent quelques idées développées. Les “bouversements” et autres “ruptures” étudiées dans cette partie permettent à l’auteur d’affirmer l’idée selon laquelle “nous” serions collectivement entrés dans “la civilisation du temps libre productif” (p. 417).

- 2 Si certaines idées et conceptions développées dans cet ouvrage témoignent de questionnements qui mériteraient une analyse scientifique poussée, force est de constater que la teneur générale pose problème, et ce en divers points. L’auteur, sociologue et directeur de recherche au CNRS propose ici davantage un essai qu’un ouvrage scientifique. Pour autant, un scientifique doit-il s’exclure des garde-fous méthodologiques et épistémologiques qui fondent la discipline dans laquelle il s’inscrit ? Rien n’est moins sûr ! En réalité, Jean Viard s’adonne, dans *Le Triomphe d’une utopie*, à une écriture journalistique peu rigoureuse, dont le lectorat, clairement identifié comme “grand public”, se doit de se méfier... L’absence totale de données empiriques de première main, d’une part – le livre ne propose pas de tableaux statistiques, ni d’extraits d’entretiens, ni d’extraits de carnets de terrain issus de phases d’observation –, et l’absence de bibliographie (seuls quelques ouvrages sont cités çà et là en notes de bas de page) ou de référence aux travaux scientifiques existant sur le tourisme, d’autre part, positionnent l’ouvrage dans le registre de la réflexion personnelle.
- 3 Le propos uniformisant qui traverse le livre est, en premier lieu, extrêmement gênant pour qui essaie, dans une posture scientifique, de saisir l’hétérogénéité du monde social. L’utilisation récurrente du pronom “nous”, derrière lequel se dissimulent les Français ou les touristes (on ne sait pas très bien), témoigne de la vision normative et globalisante du propos. Les obstacles épistémologiques que propose Gaston Bachelard (*La Formation de l’esprit scientifique*, 1938) ne sont assurément pas franchis ici. Les transformations sociales et historiques de l’usage du temps libre font par exemple dire à Jean Viard que la société du XXI^e siècle est une “société de transhumance” (p. 421) où “la culture du temps libre et des vacances, cet art du voyage, sont un atout majeur des sociétés européennes” (p. 426). Il en résulterait “la naissance d’un individu libre, propriétaire de son temps et acharné à inventer l’habiter d’un monde dorénavant fini”. Cette posture place l’auteur dans une perspective bourgeoise, teintée d’angélisme. Si, à plusieurs reprises, Jean Viard rappelle le taux de non-départ en vacances dans la population française (40 %), les raisons en sont confidentiellement évoquées et sont exclusivement associées aux capacités économiques modestes des non-partants, ainsi qualifiés de “pauvres”. L’auteur fait fi des enquêtes (de l’Insee, par exemple) selon lesquelles la sédentarité peut aussi constituer un choix. Le tourisme et le temps libre auraient “bouleversé” les structures sociales et “la société” au point que l’on puisse parler de “mise en voyage du monde” (p. 430). Rappelons tout de même que ce qui structure une trajectoire individuelle, ce sont davantage l’école (le diplôme) et le travail (emploi stable) que la réflexion sur l’occupation de son temps libre (cf. nombre de travaux en sciences sociales, et notamment ceux de Robert Castel). Jean Viard n’hésite d’ailleurs pas à affirmer, sans élément de preuve et sans argumentation, que “des voyages aideraient [les jeunes] certainement à s’intégrer beaucoup mieux dans la société actuelle que bien des formations et des stages”.
- 4 On pourrait également lister nombre d’approximations et d’inepties telles que la position de la France dans le classement des destinations touristiques avec ses lieux

touristiques “*qui font rêver l'Europe entière - certains le monde entier*” (p. 390) et ses 85 millions de visiteurs étrangers. L'auteur omet simplement de préciser que dans cette donnée figurent nombre de touristes étrangers ne faisant que traverser le territoire français en direction des pays du sud de l'Europe. À trop vouloir définir et expliquer le tourisme en France de manière arbitrairement positive, l'auteur en oublie d'être rigoureux et précis. Cette subjectivité se retrouve par ailleurs dans des formulations performatives, voire politiquement bienveillantes, où l'auteur exprime ses “*préoccupations*”, en particulier à l'égard des “*exclus de nos sociétés*” (p. 330). Ces appréciations se retrouvent également dans la volonté de l'auteur de voir du “*nouveau*” un peu partout, là où il serait sans doute plus bénéfique de penser en termes de transformation de processus socio-historiques : “*le nouveau touriste*” (p. 220), “*la nouvelle hospitalité des lieux*” (p. 389), etc. On pourra ici conseiller la lecture du petit article de Jean-Claude Passeron (“*Attention aux excès de vitesse : le ‘nouveau’ comme concept sociologique*”, *Esprit*, n° 4, 1987).

- 5 Pour conclure, l'ouvrage de Jean Viard n'est pas un ouvrage de sociologie ; c'est, au mieux, un essai de vulgarisation à destination du grand public. Si rien n'empêche les chercheurs en sciences sociales de valoriser leurs travaux et leurs réflexions hors du petit monde universitaire, il n'en reste pas moins que la rigueur scientifique, telle la précision des mots et des catégories mobilisés, doit rester de mise. Cela permettrait sans doute d'éviter quelques égarements interprétatifs, tels que : “*Dans n'importe quelle maison Phénix on vit à peu près comme Louis XIV à Versailles - sauf que tout y est automatique*” (p. 416) ; “*Par contre, l'habitant de Lille a manqué de soleil tout l'hiver. Comme les Belges et les Allemands, il rêve depuis onze mois d'un ciel bleu, pur, et d'éteindre son chauffage*”, (p. 303) ; “*Les voyages de vacances sont donc une des faces de ce monde-là - une des plus joyeuses et désirées -, comme jadis le furent les pèlerinages et les croisades, les conquêtes des terres neuves et la colonisation*” (p. 435). Si l'ambition de l'auteur est de faire avancer la réflexion scientifique (c'est sans doute là que se situe la vraie “*utopie*”), alors cet ouvrage discrédite la portée des sciences sociales dans la compréhension des phénomènes sociaux à l'égard d'un objet comme le tourisme.

AUTEURS

CHRISTOPHE GUIBERT

Université d'Angers